

Conclusion

Serge BOUCHET

Issue du *Grand Séminaire de l'océan Indien 2016*, consacré aux cartographies du sud-ouest de l'océan Indien, cette publication est centrée sur les dimensions culturelles et politiques des productions cartographiques. Après un exposé sur les sources disponibles et de leurs lieux de conservations, l'ouvrage livre une analyse des cartes anciennes de la zone ainsi que des modalités actuelles de fabrication des cartes. Le *Grand Séminaire* s'inscrit aussi dans le projet de confection d'un Atlas régional et les travaux réunis alimentent la réflexion pour la constitution des équipes de travail et l'élaboration des méthodes à mettre en œuvre. Dans cette perspective, la quatrième partie apporte des références à partir des atlas existants. La présentation des conditions de réalisation de ces derniers servira de point d'appui aux échanges pour le futur Atlas régional.

L'accent est mis au préalable sur la cartographie. Les cartes, comme l'ont fait remarquer nombre d'intervenants, sont bien plus qu'un dessin du monde, elles révèlent l'importance de la pensée dans la figuration de ce dernier. Cartes explicatives ou messages, elles ont alors une fonction de transmission, de diffusion d'idées politiques ou religieuses. Réunies au sein d'un atlas, elles permettent d'établir des comparaisons, de noter des évolutions. Enfin, l'outil numérique rend possible une actualisation rapide de la cartographie.

L'essentiel des ressources cartographiques concernant le sud-ouest de l'océan Indien se trouve aux Archives nationales d'outre-mer que nous présente Béatrice Olive, aux Archives départementales de La Réunion dont Damien Vaisse offre un aperçu détaillé, et pour Madagascar aux Archives Nationales de Madagascar, à la Bibliothèque et Archives Universitaires d'Antananarivo et à l'Académie Malgache¹.

¹ Avec respectivement 330 cartes datées de 1900 à 1940 pour les Archives Nationales de Madagascar, 27 cartes datées entre 1500 et 1800 aux Archives Universitaires d'Antananarivo et 170 cartes éditées entre 1840 et 1948 à l'Académie Malgache. Recension établie par Bodoarimanana Ramambahasina de l'Université d'Antananarivo.

Imaginer le monde, le mettre en image, tel est le dessein des cartographes. Ce voyage à travers les cartes anciennes de l'océan Indien, les pratiques actuelles et les atlas récents a ouvert le champ des représentations. Dans la mythologie, Atlas est le nom de celui qui porte le monde : l'image illustre nombre de cartes et d'ouvrages de cartographie. Pourquoi ce rapprochement ? En quoi dessiner la terre peut-il être assimilé au fait de tenir cette dernière sur ses épaules ? Sans doute parce que ces représentations sont une manière d'inventer la terre ainsi que l'a montré par exemple Christian Grataloup dans *l'Invention des continents* (Grataloup, 2009). Ce rapprochement entre Atlas portant la terre et le recueil de cartes signifie-t-il que, comme dans la perspective nominaliste des Universaux médiévaux, la réalité visuelle de notre Terre résulte du dessin que nous en dressons ? La question mérite d'être posée à la lecture des articles de cet ouvrage.

Au-delà de différences tenant à leur sujet, les articles qui analysent les cartes anciennes délivrent un message commun. Dans notre communication sur « *La représentation du sud-ouest de l'océan Indien dans les mappemondes arabo-persanes d'avant le XVI^e siècle* » nous nous interrogeons sur la manière d'interpréter les productions cartographiques anciennes, sachant que l'océan Indien est un espace de commerce et de circulation fréquenté par les navigateurs arabes, indiens, chinois. Le travail de Christian Germanaz sur « *Les cartes anciennes de La Réunion* » est remarquable tant sur le plan du corpus de cartes anciennes qu'il a réuni que sur les thématiques qu'il traite. Il rappelle en outre que « la carte est un acte social et de communication ». Jacqueline Ravelomanana dans son étude de deux manuels de géographie de Madagascar du XIX^e siècle, explique combien ces derniers ont contribué à forger une image cartographique de l'île, mais aussi combien cette géographie était au service de la cause coloniale. Lorsqu'elle aborde *La carte, objet civilisationnel ? L'expression cartographique dans le champ des études de civilisation, l'exemple du Sri Lanka*, Vilasnee Tampoe soutient pour sa part qu'elle assure « marquage et légitimation ». Chacune de ces affirmations développe à sa manière une idée analogue. La carte dans l'histoire est autre chose qu'une simple transposition sur le papier de l'aspect du monde. Les représentations anciennes, telles les mappemondes arabo-persanes, donnent à voir des conceptions imprégnées de la tradition et de la religion des sociétés qui les produisent. Ces dessins ne sont pas des cartes, car leur figuration véhicule les codes de leur temps, elles ne sont pas un relevé des connaissances du terrain à la date où le dessin est réalisé. Mais ces représentations avaient un sens et étaient opératoires : pour comprendre la représentation médiévale

du monde, il est nécessaire de « se pencher sur les idées et les motivations de leurs auteurs » (Gautier Dalché 2013). Plus qu'une représentation du monde, la carte médiévale occidentale, construite dans une optique spirituelle, a pu être analysée comme un support de méditation (Gautier Dalché 2009).

L'étude de la mise en place progressive de la représentation de La Réunion dit-elle autre chose ? Que ce dessin s'élabore lentement, sans que le but des transformations soit d'abord une recherche de précision, mais résulte de tâtonnements, avant que le modèle ne se fixe, dit combien le modèle n'est pas imposé par des données objectives, mais par les choix des cartographes. Parler de choix, c'est évoquer une construction par l'esprit, et cette importance de la pensée dans la figuration est tout aussi visible dans les cartes sri lankaises. Ces cartes deviennent un enjeu dans les conflits opposant bouddhistes et hindous, elles servent de base de revendication. La carte touristique elle-même dit le conflit politique ! Cette dimension politique de la géographie fut synthétisée, il y a tout juste quarante ans en une formule péremptoire : « la géographie ça sert à faire la guerre » (Lacoste, 1976). En effet, si la carte est une reconstruction du monde, elle peut aussi aider à le dessiner. Non pas à le dessiner dans sa « réalité », mais à le dessiner politiquement, en faisant figurer la prise de possession. Ainsi la carte matérialise-t-elle par des lignes des constructions sociales, les frontières. Les seules que l'on ne saurait voir physiquement tracées, excepté lorsqu'elles suivent un cours d'eau, un relief... D'où ce paradoxe : la carte montre sans doute avec plus de réalité des idées abstraites forgées par les sociétés humaines – les frontières, les capitales, l'appropriation, les flux – que des données naturelles ou réelles.

Mais cela, ce sont les cartes anciennes, celles qui datent d'avant notre civilisation scientifique attachée à la mesure, à l'exactitude, au contrôle rigoureux, pourrait-on avancer.

Comme en écho à ces considérations sur les cartes anciennes, la réflexion sur les pratiques de la cartographie actuelle a mis en évidence les principes qui guident les cartographes. La carte sert à mieux comprendre les mécanismes qui ont façonné un paysage nous démontre Nicolas Villeneuve dans *Cartographie et volcan. De l'image à la science*. En effet, les représentations cartographiques sont de plus en plus précises en résolution et en détail grâce à la modernisation des procédés et techniques d'acquisition, de traitement et d'analyse. Emmanuel Marcadé nous fait part de son point de vue de cartographe. Dans : « *Faire » des cartes pour l'édition scientifique : entre*

contraintes et évolutions, il précise le rôle essentiel de la cartographie : délivrer le message du chercheur. Dans sa communication intitulée *La cartographie des espaces maritimes au prisme de la géographie scolaire* Sylvain Genevois s'interroge de son côté sur l'utilisation de la cartographie dans un cadre pédagogique. Autrefois utilisée uniquement comme moyen pour diffuser des connaissances auprès des élèves, comme « outil de monstration », la carte qui reste encore souvent illustrative tend à devenir un « outil d'apprentissage ». D'après Cyrille Notter enfin, les noms figurés sur les cartes témoignent d'une d'appropriation. Dans *Les Mascareignes : des ateliers de toponymes* il explique que les espaces insulaires des Mascareignes se sont formés en tant que territoires, espaces appropriés et gérés, à travers la « mise en mots » des lieux.

De la carte qui sert à produire de la connaissance à celle qui, dans une fonction pédagogique, doit exprimer au mieux la pensée du scientifique, c'est la fonction de transmission qui a été mise en évidence lors de ce séminaire. Appliquées à l'étude de la Fournaise, les techniques actuelles permettent une meilleure compréhension des phénomènes affectant le volcan à partir de clichés anciens combinés pour créer des images 3D. Pour le technicien, créer une carte, c'est trouver comment délivrer au mieux le message du chercheur en s'adaptant aux contraintes. Mais il opère dans un monde mouvant : car tout est impermanent dans la cartographie du XXI^e siècle. Les données changent de nature, les outils pour les exploiter connaissent une mutation sans précédent et la diffusion est en révolution à l'heure du numérique. La transmission du savoir par la carte n'apporte pas plus de certitudes, car l'usage de la carte pour l'enseignement est aussi en plein bouleversement. Ne pouvant ignorer aujourd'hui que la carte n'est qu'une sélection de connaissances, les enseignants ne peuvent plus simplement fonder leur pratique sur l'apprentissage de cartes ou la schématisation des faits géographiques. Pour faire découvrir les enjeux de la cartographie, il leur faut entraîner leurs élèves à la déconstruction des cartes afin d'aider à une lecture critique. Toutes ces pratiques montrent qu'en définitive, tout change, mais rien ne change dans la signification que prennent les cartes : comme par le passé, le dessin du monde sert à dire, à exposer la pensée d'une époque. Déconstruite, la carte est-elle encore une figuration qui dit une vérité sur le monde et le met en image ou est-elle uniquement une construction du réel ? N'est-elle que la vision d'un cartographe en fonction de ses idées et de son époque ? Présentes sur nos téléphones, confectionnées par des instruments numériques, la carte n'est même plus dessinée et le temps des cartes

tracées au *rotring*, il y a deux décennies seulement, paraît bien loin. Ainsi la boucle est bouclée : si la mappemonde médiévale est un dessin qui n'est pas une carte, les plus récentes de nos cartes sont plus pensées que dessinées...

Restent les collections de cartes réunies en ouvrages offrant une synthèse visuelle. Avec l'Atlas, le regroupement de cartes devient le point de départ de recherches à venir. Ensemble de dessins aux formes inédites, parfois surprenantes, l'Atlas s'apparente aussi à une œuvre d'art. Outil de décision, il est sollicité comme instrument d'étude, de prospective ou de propagande. La commande peut aussi en faire un objet identitaire. La réunion de cartes dans un Atlas fait exister un objet d'étude. Ainsi, la cartographie historique du sucre donne de la visibilité à une industrie majeure dans les destinées de l'île ainsi que l'a expliqué Xavier Le Terrier dans sa présentation de *L'Atlas historique du sucre*. Si *L'Atlas historique du sucre*, ainsi que le rappelle l'auteur, ne suscite pas aujourd'hui un intérêt manifeste, il participe à la prise de conscience de l'importance de la mémoire industrielle. On peut gager que cet Atlas deviendra une référence, notamment lorsque nombre de vestiges industriels en ruine, mais encore visibles auront définitivement disparu du paysage. Parfois étroitement dépendant d'une demande institutionnelle et des outils d'une époque, l'Atlas géographique est aussi, souvent, le reflet d'une période donnée. Les explications apportées par Wilfrid Bertile sur les conditions de création de *L'Atlas de La Réunion (CEGET/CNRS)* qu'il qualifie de « réalisation semi-officielle » mettent clairement en évidence les contraintes et les avancées techniques ainsi que la dimension politique de cette somme cartographique. L'Atlas réunit la collecte de données et leur transcription graphique par l'exploitation des compétences issues de plusieurs disciplines : il a pour fonction de rendre ces données accessibles à un public éclairé. Il est un instrument de compréhension et d'enseignement. Bel objet, réflexion approfondie sur des lieux qu'il montre et remontre, porté par le choix politique d'une communauté, l'Atlas peut-être annoncé, attendu. Enjeu politique servi par une communication institutionnelle, bénéficiant d'un véritable lancement médiatisé, l'Atlas n'est alors plus simplement un outil de connaissance d'un territoire. Elevé au rang d'œuvre identitaire, il peut rencontrer un succès commercial immédiat (Jean-Christophe Gay, *Un atlas pour la Nouvelle-Calédonie*). Toutefois, l'acte de cartographier et de constituer des ensembles ordonnés de cartes dans des Atlas est aussi tributaire du réel, en raison des données objectives qui servent de base à la cartographie. Construit à partir de données statistiques, tout atlas géographique – à

la différence d'un atlas historique – devient rapidement obsolète. Des actualisations régulières s'avèrent indispensables pour rendre l'outil pertinent dans la durée à la fois par une mise à jour du contenu et par l'emploi des techniques les plus récentes. Si par le passé les Atlas laissaient toujours un goût d'inachevé du fait de tirages espacés, l'édition numérique ouvre la possibilité, et l'espoir, d'une actualisation permanente à moindre coût. Le projet d'Atlas du sud-ouest de l'océan Indien présenté par David Lorion conjugue ces desseins : collaboration de tous les acteurs de la recherche, ambition et affirmation politique. La volonté de l'institution régionale vise à affirmer l'existence de l'espace que constitue le sud-ouest de l'océan Indien, une entité dans laquelle La Réunion doit prendre toute sa place. La volonté des chercheurs est de construire un outil pertinent, actuel, plaisant et pédagogique autant que rigoureux et actualisé.

Pour convaincre Ulysse de se charger de la Terre à sa place, Atlas recourt à la ruse. Mais c'est par naïveté qu'il tombe à son tour sous la ruse d'Ulysse. Est-ce à dire qu'Atlas est sans arrière pensée ? Ce n'est pas ce que montre la présente publication, qui insiste à l'inverse sur la richesse polysémique des recueils de cartes réceptacles des intentions de leurs auteurs. Il faut filer la métaphore plus loin. Quand Atlas dépose son fardeau, il le retrouve sans tarder... comme un appel à sans cesse replacer les recueils de cartes sur la planche à dessin. C'était d'ailleurs la conclusion de la journée du 15 septembre 2016 : un Atlas ne saurait désormais se limiter à une version papier, cette dernière pouvant même s'avérer superflue, car sitôt parue la carte est dépassée. La cartographie numérique est peut-être la réponse essentielle dans notre monde où le temps accélère. Les cartes se périment rapidement, cela est bien visible pour le Moyen-Orient, l'Europe de l'Est, et seule la numérisation permet de suivre les changements en temps réel... Une bonne exploitation des outils du cartographe d'aujourd'hui rend possible une actualisation permanente des données et de leur figuration. Atlas n'est pas prêt d'abandonner notre globe et il est à souhaiter qu'il remette sur le métier jour après jour la figuration de notre terre.

BIBLIOGRAPHIE

- GAUTIER DALCHÉ P., *La Terre, connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 9 et p. 11.
- GRATALOUP C., *L'invention des continents: comment l'Europe a découpé le monde*. Paris, Larousse, 2009.